



Robert L. Meade, colonel d'infanterie de marine.

Une cour d'enquête siégeant récemment à Brooklyn a recommandé le retrait du colonel Meade devant une cour martiale pour répondre aux accusations d'ivresse et de parjure envers la commission chargée d'une enquête sur la première accusation, celle d'ivresse durant une inspection de l'arsenal naval.

TEMPERATURE Du 9 octobre 1901.

Table with 2 columns: Location and Temperature. Locations include New York, Philadelphia, Baltimore, etc.

Or, plus de la moitié de l'effectif—1,100,000—est italien; plus d'un septième—300,000—est espagnol; un treizième—155,000—est français.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LOGEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PARANASSALE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" DU "GRAND" 205 MAIN STREET.

L'Amérique Latine.

L'Amérique Latine présente un contraste frappant avec l'Amérique Anglo-Saxonne. Les Etats-Unis jouissent d'une paix profonde. Depuis 1812, c'est-à-dire depuis leur dernière lutte avec l'Angleterre, les Américains n'ont pas eu d'ennemis extérieurs sur leur territoire.

Grèves et insurrections ont d'ailleurs entravé à maintes reprises le développement des républiques. L'histoire de l'Amérique espagnole et portugaise a été prodigieusement agitée.

De 1810 à 1825, ce fut d'abord la période de la révolution générale contre la domination européenne. Hidalgo au Mexique, Bolivar en Colombie, Sucre en Bolivie, Saint-Martin à la Plata, furent les héros de ces combats pour l'indépendance.

Mais à peine la liberté était-elle acquise sur l'étranger qu'elle était menacée au dedans. D'effrayantes dictatures surgirent, comme celle de Rosas dans l'Argentine.

Les progrès se sont faits dans les dernières années ne sont pas niables. Quoique le chiffre des habitants soit dans l'ensemble plutôt restreint—48 millions—des cités très importantes ont surgi. Buenos-Ayres, avec 800,000 âmes, est la deuxième ville du monde latin, dans les deux hémisphères.

Si l'on prend pour exemple la République Argentine, dont les statistiques sont dressées avec un soin méticuleux, on constate que de 1870 à 1900 elle a subi une immigration de deux millions d'individus. Dans les années exceptionnelles, l'effectif des arrivées excède 100,000.

rière monumental de ces capitales atteinte une civilisation avancée et entreprenante. Les ressources minières du sol sont inépuisables. Le jour où elles seront exploitées, elles donneront naissance à des industries qui rivaliseront avec celles de l'Union.

Mais, pour l'heure, c'est l'agriculture, en toutes ses branches, qui triomphe. Dans la zone tropicale, en Colombie, en Equateur, au Brésil, le café couvre la perte de vne les plateaux. Il a même acquis une telle ampleur de production qu'il subit une crise de dépréciation. En Argentine et dans l'Uruguay l'on trouve toutes les plantations du vieux continent. Les plaines qui s'étendent entre Buenos-Ayres et les Andes sont devenues l'un des greniers à blé du monde.

Le commerce de l'Amérique latine n'est pas négligeable, puis qu'il atteint 5 milliards de francs. Il est même à noter que les échanges de l'Argentine, exportant 1,200 millions, sont supérieurs à ceux de la France, de l'Allemagne ou des Etats-Unis.

C'est vers ces vastes riches contrées que se dirigent tous les regards et presque toutes les ambitions. Déjà, il y a de cela onze à douze ans, M. Blaine avait essayé, au nom des Etats-Unis et sous leur aile protectrice, d'établir une sorte de protectorat sur toutes les seize républiques de l'Amérique du Sud, mais il n'a pas réussi; et le projet semblait à jamais abandonné, quand nous avons entendu parler d'un nouveau Congrès qui va se réunir à Mexico, lequel a pour but de resserrer les liens entre les peuples du Nouveau-Monde. Mais il n'est pas bien sûr que cette seconde tentative réussisse plus que la première. Toutes ces républiques sont loin de s'entendre entre elles et le conflit qui divise maintenant la Colombie et le Venezuela semble être un obstacle insurmontable au succès de l'entreprise.

Et comment pourrait-il en être autrement? Dès la fin de l'année dernière, le mot d'ordre a été donné aux colonnes volantes parcourant le pays, de détruire toutes les habitations qu'elles rencontreraient sur leur route et de forcer les habitants à se rendre à la ville la plus voisine, d'où ils seraient dirigés sur les camps établis dans différents endroits du pays.

Cette mesure a été exécutée avec une telle vigueur, une telle sévérité et une telle promptitude que les femmes, les enfants et les vieillards qui en furent victimes, n'eurent généralement pas le temps et qu'on leur refusa même la permission de prendre dans leurs maisons incendiées sous leurs yeux, ni provisions, ni objets indispensables.

Ils furent ensuite empiés dans des charrettes ou dans des wagons déconvertis et contraints de faire des trajets de plusieurs jours sans abri.

Il serait impossible d'énumérer les cruautés, les violences qu'ils eurent à subir les vols commis à leur détriment, les faits atroces qui se produisirent. En un mot, ce n'est plus la guerre que pratiquent les Anglais, c'est une destruction systématique du peuple boer; non pouvant l'atteindre par la force loyale des armes, ils cherchent à le faire disparaître en détail par l'emploi de procédés barbares; le peuple boer en armes lui échappe, l'Angleterre veut faire le vide, elle veut bouleverser les deux républiques du Transvaal et de l'Orange, en en faisant périr petit à petit les habitants. La question est de savoir si ces traitements, contraires à toute civilisation, pourront décourager les Boers, ou, au contraire, ne leur donneront pas une force nouvelle, la force de la haine et du désespoir.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Comment les Anglais font la guerre en Afrique.

Les colonnes boers, légères et invisibles, sont partout à la fois et ne se laissent saisir nulle part; aussi les Anglais sont-ils exaspérés par une lutte si décevante et cherchent-ils à tromper leur orgueil blessé par des actes d'une cruauté révoltante.

Ainsi, lorsqu'ils ont résolu d'occuper toute la ligne de Pretoria à Nyistroom et Pietersburg ils ont envoyé, dans cette intention, une colonne composée de volontaires coloniaux.

Ceux-ci sont conduits, de l'avis unanime des personnes qui les ont vus à l'œuvre, comme une véritable troupe de bandite.

Non seulement les fermes isolées ont été détruites, mais toutes les maisons de Nyistroom et de Pietersburg ont été mises à sac, sans que les officiers soient intervenus, sous les yeux mêmes des habitants qui ont ensuite été expédiés avec le peu qu'ils ont pu sauver à Pretoria.

Non contents de ces actes de vandalisme, ils ont fait sauter à Pietersburg avec de la dynamite, l'imprimerie du journal la "Zoutpaansberg wachter", un moulin à vapeur ainsi que trois magasins

Mlle LOIE FULLER ET L'ANARCHISME.

Le dernier mot sur toutes ces affaires revenant, de droit, aux gens de théâtre. Car le mélodrame, le drame et la comédie sont de théâtre. C'est Mme Sarah Bernhardt qui réunit, dans les "Interviews," la question d'Orient; et M. Coquelin a dit à la spécialité du péril jaune. Un jour un français n'avait pas oublié par bonheur, que Mlle Loie Fuller est Américaine. Nul autre qu'elle ne devait se prononcer sur l'Amérique en Amérique. Elle pouvait, en ce sujet inquiétant, "parler des torrents de lumières," comme dit le poète. La danse serpentine lui a fourni l'éloge de McKinley et cette remarquable définition de l'anarchie: "L'anarchie est l'exaltation mystique de l'esprit socialiste, comme le socialisme est l'exaltation de l'esprit biblique." Nous ne sommes par autrement certains que Mlle Loie Fuller ait trouvé cela toute seule. En tout cas, ce n'est pas très limpide. Si la célèbre danseuse n'explique pas mieux ses projections que ses définitions philosophiques, elle aurait moins de succès. D'ailleurs, il n'importe guère, Mlle Loie Fuller peut se permettre avec la sociologie et la philosophie des libertés qu'elle s'interdit avec la danse. Et quoi de plus naturel? La danse, c'est bien plus important.

La Loie Fuller tranche la question anarchiste entre deux mouvements de valse lumineuse.

LES LOISIRS D'UN EMPEREUR.

Un petit détail qui donnera une idée du zèle avec lequel tous les haut fonctionnaires français ont cherché à faire plaisir à l'Empereur pendant son séjour en France.

Nicolas II, qui devait passer quatre jours en France, ne pouvait disposer que d'une journée libre ou à peu près. On a supposé qu'il aurait peut-être le désir de lire, et l'on a extrait de la Bibliothèque nationale trois mille volumes qu'on a envoyés à Compiegne.

Trois mille volumes! Cela rappelle ce mot de Nicolas II reçu dans l'intimité, il y a quelque temps, à Saint-Petersbourg, un français. Celui-ci se montra charmé d'apercevoir quelques volumes français sur un gueridon.

Le tsar, notant sa satisfaction, dit: "Hélas! je ne lis guère ces livres. On en prendrait-je le temps? Depuis que je suis empereur, je n'ai jamais eu que deux mois de loisir: les deux mois de convalescence que suit après un moment où j'ai pu jouir d'un repos absolu et goûter la joie de vivre."

Découverte d'un colossal monument de l'anarchisme.

Les journaux de Bône annoncent une découverte appelée à un grand retentissement dans le monde des archéologues. On a trouvé, aux environs de Bône, un côté de monument, d'une dimension colossale; ce sont d'énormes blocs de granit et de marbre superposés et disposés de telle façon que, par leur propre poids, ces blocs sont parfaitement équilibrés. Les assises de cette construction sont disposées en escalier.

Des sondages ont été effectués; on ne trouve aucune trace de ciment et rien dans la construction ne rappelle la méthode employée par les Romains. Il faut donc en déduire que le monument a au moins trente siècles; il se rapproche assez des pyramides d'Egypte.

L'enseignement primaire en Franco jugé par les Allemands.

Deux pédagogues allemands dont l'opinion fait autorité de l'autre côté des Vosges, MM. Bruggemann et Groppler, viennent de publier un rapport détaillé sur l'éducation populaire en France. MM. Groppler et Bruggemann avaient été chargés d'une mission officielle à l'effet de rechercher quel était l'état actuel de l'enseignement primaire français, quels perfectionnements lui avaient été apportés, quelle orientation donnée. De l'avis des hommes compétents, le rapport des deux pédagogues allemands constitue un exposé fort complet et, en général, fort exact de l'organisation scolaire en France.

Après avoir montré que l'enseignement du peuple, tel que l'ont établi les lois de 1878 1886 et de 1889 1893, a pris en France "un essor qui surpasse de beaucoup celui de tous les autres pays", MM. Bruggemann et Groppler rendent un juste hommage aux patriotes et aux pédagogues qui ont travaillé à l'organisation de cet enseignement. Ils font remarquer que, dans un espace relativement restreint (sept années), 18,000 écoles ont été rebâties, 3,000 réparées et une somme de 475 millions consacrée à la construction de nouveaux établissements.

De Paris aux plus petites communes, disent-ils, une vie nouvelle circule d'un bout à l'autre de la France scolaire. L'organisation de l'administration des écoles et des inspections, combinée de façon à assurer sans cesse les relations entre l'autorité centrale et l'autorité locale, entre le conseil supérieur de l'enseignement et la commission de chaque école, entre les représentants du gouvernement et ceux des communes, est un mécanisme idéal, parce qu'il assure le développement calme et sain de l'école par le concours de tous.

Le drapeau de Cronje.

Le drapeau de l'Etat Libre d'Orange, pris à Cronje par le maréchal Roberts, après la bataille de la Modder-River, a été mis aux enchères, dans l'année de vente Stevens, et adjugé 6 livres sterling.

Les Français à Vienne en 1805.

Lorsque les Français entrèrent à Vienne, en 1805, Haydn, le célèbre musicien, vit un détachement de soldats se diriger vers sa maison, et, non sans appréhension, ouvrit la porte pour demander au lieutenant qui commandait ce détachement ce qu'il voulait.

Nous cherchons, répondit le lieutenant la maison du compositeur Haydn.

Qu'est-ce que vous voulez de lui? interrogea Haydn.

Nous venons, monsieur, pour mettre une garde d'honneur à sa porte, car un génie comme lui doit être préservé de toute importunité.

VIN MARIAN. Tonique Fameux dans le Monde Entier. A un effet remarquable sur le système nerveux...

AMUSEMENTS. THEATRE CRESCENT. Au Crescent a eu lieu la dernière représentation de "Princes of Zeida"...

THEATRE TULANE. "The Burgomaster" avait attiré une foule énorme à la matinée d'hier...

GRAND OPERA HOUSE. La compagnie Baldwin-Melville poursuit le cours de ses succès dans "Money Mad"...

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 un an, \$3.00 6 mois, \$1.50 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00 un an, \$1.00 6 mois, \$0.50 3 mois.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition hebdomadaire, ne s'abonne et ne se vend séparément.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

XV

ORGIE ROMAINE.

Evidemment, elle me redou-

tailt moins que les deux types vraiment rébarbatifs et inquiétants entre les mains desquels elle était tombée.

Je n'eus aucune peine à l'entraîner dans ma chambre, tandis que le coupé repartait au grand trot pour conduire à la station la plus proche les deux policiers qui devaient rentrer à Paris dans la nuit pour reprendre leur service dès le point du jour.

Bref, l'histoire qui aurait pu tourner au drame jusqu'à un certain point devait finir comme un simple comédie.

Je peux vous dire que je me conduisais galement. J'expliquai à ma jolie modeste que je n'avais agi comme je venais de le faire que par amour pour elle et dans le but de lui prouver que j'étais décidé aux dernières extrémités pour venir à bout de ses résistances.

Le frayer qu'elle avait éprouvé paralyisait ses forces, et de plus l'endroit où elle se trouvait seule avec son perfide ravisseur avait par cette splendide nuit de printemps des aspects à la fois poétiques et sauvages.

On aurait pu se croire à cent lieues de Paris et du monde civilisé.

Nous étions seuls et la solitude inspire une crainte invincible aux êtres faibles.

Enfin que vous dirai-je? Peut-être fus-je assez éloquent ou assez heureux pour la convaincre d'un amour qui n'avait

que les proportions d'un caprice. Au bout de dix minutes de reproches et de larmes, Juliette me parlait en amie.

Elle m'expliquait ce qui lui était arrivé.

Dans un coin désert du quasi, au moment où elle traversait le pont des Invalides, deux hommes qui s'étaient trouvés subitement après d'elle lui avaient jeté sur la tête un manteau épais qui l'étouffait à demi. Elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri.

Ils l'avaient emportée ou poussée dans une voiture, et aussitôt cette voiture s'était mise en mouvement avec une vitesse extrême.

Pendant une demi-heure environ, si on peut se rendre compte de temps avec un frayer pareil à celle qui s'était emparée d'elle, elle était restée enveloppée de ce manteau, et en le lui retirant, l'homme qui se tenait auprès d'elle dans le coupé, lui avait dit:

— Si tu pousses un cri, tu es perdue! Autrement il ne te sera fait aucun mal.

Combien du temps étaient-ils restés en route, elle n'en savait rien.

L'homme n'avait plus prononcé une parole. Seulement de temps en temps il poussait une sorte de juron en se disant à lui-même: — Que c'est loin! Enfin la voiture s'était arrêtée.

Elle avait à peine aperçu le cocher et les deux hommes dans l'obscurité.

Ainsi n'aurait-elle pu les reconnaître.

En terminant ses explications, elle me dit doucement, d'un ton plaintif:

— C'est donc vous qui m'avez ainsi épouvantée? Pourquoi? Le beau Maurice, à ce souvenir jeté sur la tête un manteau épais qui l'étouffait à demi. Elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri.

— Vous auriez répondu: — Parce que je vous aime!... C'est ce que je fais.

Une heure après, elle consentait à m'écouter, vaincue par mes prières et mes protestations, gagnée aussi par mes promesses, reconnaissante du souci que j'avais pris d'épargner des inquiétudes à sa vieille parente par mon télégramme, et nous convenions une liaison qui ne devait avoir que la durée de la saison des roses.

— La fin de ce petit roman? demanda la rousse.

— Oh! bien insignifiants et des plus banales. Après quelques rencontres dans une petite maison que j'avais en ce temps-là quelque part, du côté de la rue Fortuny, je renouai à ma conquête.

La main une liasse de billets de banque... Elle était contenue dans une boîte de bonbons qui venait de chez vous, cher monsieur Champinelle.

Champinelle salua gracieusement.

— Il y eut des larmes sincères, peut-être, ajouta le beau Maurice. Les trente mille francs de la petite boîte furent les siens. Quelque temps après j'appris qu'elle se mariait. Je la regrettais quelquefois, comme tant d'autres... Elle était charmante!... Il y avait de la mélancolie dans la voix du marquis.

— Et depuis? reprit la blonde.

— J'ai su que son mari était un brave garçon. Ils ont fait de bonnes affaires. Son enlèvement lui a porté bonheur.

Il regarda le jeune vicomte Gaston de Rieux d'un oeil où il avait une forte dose de compassion, et dit d'un ton presque désespéré:

— Mon cher, voilà ce que nous faisons, nous autres.

— Pour vous imiter il faudrait avoir un domaine perdu dans les bois comme l'Hermitière.

— Il est vacant, vous le savez bien, puisqu'il n'y a guère que vous et vos amis qui foulez les gazons et qui en ouvrez les portes...

— Alors je peux en user? demanda le vicomte.

— Le "beau Maurice" répondit: — Je n'ai rien à vous refuser, mon ami. A la disposition de

usted!... Les deux hommes échangèrent un regard d'intelligence.

Gaston de Rieux dit: — C'est bon. J'irai.

— Quand? — D'ici à quelques jours.

Et le marquis Maurice de Rambert, le front plissé par une pensée de haine, ajouta à demi-voix:

— Ne vous gênez pas. Vous me ferez plaisir.

L'assemblée avait écouté religieusement le récit de l'amphitryon.

— Est-ce un espagnol? demanda le baron de Brides.

— Comment?... — J'entendis, voulez-vous appliquer le même système à la jolie caissière du bar des Princes? — Ma foi, dit le petit coiffeur, s'il ne fallait qu'une escapade de ce genre pour faire sa conquête... — Pas de mauvaise plaisanterie, déclara le neveu de madame de Playber, en le regardant avec de mauvais yeux. Si vous vous mettiez sur les rangs, je vous caserais les reins, mon bon!

de chaleur, avaient délaissé outrageusement leurs corsages, et il ajouta en baillant légèrement, car les vins exquis et variés du dîner commençaient à produire sur son cerveau leur effet ordinaire: — Je vous conseille de les rentrer, car ces jeunes personnes ont des envies de rire, et vrai, vous baiseriez dans leur estime de plusieurs crans. — Meux haussa les épaules et riposta: — Tu bois trop, Champinelle... Prends garde! Te voilà déjà abominablement gris. — Hélas, c'était trop vrai. Mais ses grieseries le rendaient drôle. Il balbutia en vidant sa coupe de champagne: — N'empêche que j'ai raison, mon bien bon! Et si vous tenez tant à votre douzelle, tandis qu'elle est encore à peu près disponible, pressez vous... Et, tâtant à son tour le vicomte, dans les fumées de son ivresse montante, il conclut: — Je ne suis pas une trentaine de cartes, mais j'y vois clair tout de même. Tu n'as que le temps, mon chéri! Il avait raison. Sa brune voisine n'eut que le temps aussi de lui retirer la coupe qui s'échappait de ses mains. Elle était vide. Sa tête alourdie se pencha en avant et tomba sur une délicieuse